



Sur les traces de
MARIE HART

Marie Hart (1856-1924) est l'une des figures les plus attachantes de notre littérature d'expression dialectale et peut être considérée comme l'initiatrice du genre pour l'époque contemporaine. Elle a su donner à l'Elsässerditsch ses lettres de noblesse en l'utilisant avec une grande sensibilité et un rare bonheur. Si ses récits, nouvelles, souvenirs et poèmes, en tout six volumes édités de 1911 à 1930, sont aujourd'hui encore d'un grand intérêt à la fois littéraire et historique, ils forment aussi l'œuvre en prose la plus conséquente jamais publiée à ce jour.

UNE VIE, UNE OEUVRE

Les **G'schichtle** de Marie Hart ont pour cadre principal la petite ville de "Dachwiller" (Bouxwiller, sa ville natale) et les douces collines du Hanauerland. Elle y raconte d'une plume alerte et ensoleillée, avec humour et amour, la vie des petites gens d'avant 1870 jusqu'aux années 1920, un petit monde bouleversé par deux conflits majeurs, sans oublier ce qu'on appellera plus tard le progrès... Elle-même, pour avoir épousé un Allemand, n'a pas échappé aux vicissitudes de son temps. Cette « liaison dangereuse », surtout après 1918, lui a longtemps valu le purgatoire réservé aux Alsaciens-Lorrains ayant fait le « mauvais » choix. Heureusement, il est permis aujourd'hui de porter un regard apaisé sur le « cas » Marie Hart. (1) Depuis la publication récente de ses trois premiers livres, journaux et revues n'hésitent plus à évoquer « notre mère courage des lettres alsaciennes ». (2) Puissent ces pages, elles aussi, contribuer à mieux faire connaître la vie et l'œuvre, indissociablement liées, de cette grande dame de la littérature alsacienne.

Ce dossier est basé sur des recherches effectuées notamment à Francfort où se trouve le *Marie Hart Nachlass*.

Je tiens à remercier ici tout particulièrement M. Jochen Stollberg, *Leiter des Archivzentrums der Universitätsbibliothek J. Ch. Senckenberg, Frankfurt*, pour son accueil chaleureux et la mise à disposition de nombreux documents et photos (depuis peu, une page du site internet de l'*Universitätsbibliothek* est d'ailleurs consacrée à Marie Hart : <http://www.ub.uni-frankfurt.de/archive/hartvita.html>).

Un grand merci aussi à Annemarie Girardin (Bielefeld) pour sa transcription de textes écrits en *Sütterlin* (en particulier la pièce de théâtre *D'r Gizhals*), Jean-Marc Feil (Est Impression Editeur), Béatrice Sommer, Joseph Schmittbiel, Jean-Philippe Ziegler, Manu Marks, Elisabeth Wicke (Mellau), Josiane Brunissen (Lutzelhause), Kurt Enzinger (Freilassing), Susanne Khelifi (Bad Liebenzell), Laure Lickel, Laurence Bézier et Robert Bittendiebel (Musée de Bouxwiller et du Pays de Hanau) ainsi qu'à toutes celles et ceux qui, de près ou de loin, nous accompagnent...

Raymond Piela



Dachswiller (Bouxwiller)

MARIE HARTMANN

Marie Hart est née Marie Anne Hartmann le 29 novembre 1856, à Bouxwiller. Elle est la seconde fille du pharmacien Louis Hartmann et de sa femme Emilie, née Weber, une famille nombreuse qui comptera en tout 9 enfants : d'abord huit filles (dont une décédée en bas âge) et enfin un garçon, le tant souhaité *Stammhalter*.

Toute sa vie, Marie se souviendra avec tendresse et bonheur de ses jeunes années passées dans l'ancienne capitale du Hanauerland, son « *Kindheitsparadies* » dont elle gardera toujours la nostalgie :

*Wenn an d'r Quell viel Blueme stehn,
Vergesst d'r Bach des nit ;
Un in sim ganze spät're Lauf
Gehn d' Blueme mit.*

*Heimkehr,
Buchweiler, 1913*



La pharmacie Hartmann

La guerre de 1870 bouleverse cette petite vie paisible. Début août, les canons tonnent du côté de Woerth. Le père Hartmann, grand patriote, et toute sa famille espèrent une victoire française, mais c'est une armée en déroute qu'ils voient passer sous leurs fenêtres. C'est la fin d'une époque, « *'s End vom Stillewe* ».

Dans son journal, à la date du 31 décembre 1870, l'adolescente de 14 ans note : « Minuit sonne, et la terrible année de 1870 a fini son cours, laissant derrière elle une longue traînée de sang, un long cortège de douleurs ; elle est engloutie pour toujours, cette année de deuil et de larmes dans le gouffre immense qu'on nomme le temps ! (...) Et toi, 1871, que nous apporteras-tu ? Continueras-tu à accorder le succès aux plans belliqueux de nos ennemis ? Peut-être souriras-tu à la gloire du conquérant et insulteras-tu aux malheurs de la France ? Non ! non ! il n'en sera pas ainsi ! Dieu ne peut continuer à nous abandonner... Ou si tu devais malgré toutes nos prières favoriser les infâmes desseins de nos ennemis, accorde au moins à la France, pour toute grâce, un sourire et une larme ! Une larme pour son présent, un sourire pour son avenir !! »

En 1872, Marie entre à l'école normale d'institutrices de Strasbourg et, deux ans plus tard, est reçue à l'examen de fin d'études qu'elle passe à Nancy. En 1876 elle part enseigner le français à Dresde, au *Jäkel'sches Institut*, un pensionnat privé pour jeunes filles. Les débuts sont difficiles, ainsi qu'en témoigne son journal : « Je me demande si je vais devenir un jour une vieille maîtresse d'école, et quand j'en entrevois la possibilité il me prend des accès de rage et de désespoir qui me font pleurer pendant de longues minutes.

(...) Etre institutrice après avoir été jeune fille, c'est devenir chrysalide après avoir été papillon. » Elle restera tout de même un an 1/2 à Dresde avant de revenir à Bouxwiller pour seconder sa mère, fort occupée avec sa nombreuse progéniture.



C'est de cette époque que datent ses premiers travaux d'écriture, quelques contes et nouvelles en français et en allemand dont l'un ou l'autre sont publiés dans des gazettes (*Magazine Pittoresque*, *Journal de la Jeunesse*).

MARIE KURR

En 1881, à **Lützelhausen** (Lutzelhouse, vallée de la Bruche), chez son cousin, le Dr Charles Hartmann, Marie fait la connaissance d'un certain Karl Alfred Kurr (voir encadré). C'est le coup de foudre ! Mais si l'homme est riche, cultivé, de belle prestance, il est aussi ancien officier, de quinze ans son aîné et, de plus, divorcé ! Malgré l'hostilité déclarée de la famille Hartmann, le mariage religieux est célébré le 7 octobre 1882 à Neuwiller et Marie, heureuse, suit son mari à Mellau, dans le Vorarlberg (Autriche), où celui-ci possède une vieille ferme et où il s'adonne à la chasse aux chamois.



Mellau

Si aujourd'hui Mellau fait la joie de nombreux touristes, ce n'était certainement pas le cas vers la fin du 19^{ème} siècle. Situé dans une vallée étroite, cerné par les hautes montagnes du Bregenzerwald, le village ne possède alors ni boulanger, ni boucher, ni aucun commerce. Quant



« Villa - Fuchsbau, Mellau »

au château du Prince charmant, c'est une vieille bâtisse en bois dépourvue de tout confort : « *Im Haus war kein richtiger Herd, nur eine offene Feuerstelle, zu-*

dem war es eiskalt und heizen konnte man nur das Wohnzimmer, Wasser natürlich am Brunnen zu holen. » (3) Mais l'amour, à ses débuts du moins, n'a que faire des contingences matérielles !

Trop occupée à jouer la parfaite épouse, Marie ne reprend la plume que pour noter, dans un style lapidaire, les petits événements du quotidien. Elle donne des cours d'anglais à Matthes, le garde-chasse de son mari, rêve de « voyage en Italie », oscille entre « Avons parlé de la satisfaction d'être ici ; sommes contents » et « Suis horriblement malheureuse, pleure toute la journée, voudrais m'en aller ! » Il est vrai que la jeune épouse supporte mal le rude climat de ces hautes montagnes oppressantes : « Malheur arrivé à Bezau (Ndlr : un village voisin). Ebranlement de la montagne qui a couvert 14 maisons. ». Mais ce sont surtout les 3 fausses couches de sa femme qui finissent par convaincre Alfred Kurr, en 1884, qu'il est temps de renoncer à leur isolement et de revenir vers une contrée plus hospitalière.



Maison à Lutzelhouse

C'est à Lutzelhouse, où ils se sont rencontrés pour la première fois, trois ans auparavant, que les Kurr s'installent au premier étage d'une grande maison avec jardin. Dans cette douce vallée de la Bruche leur vie suit un cours

KARL ALFRED KURR



Karl Alfred Kurr naît à Stuttgart le 30 mai 1841. Fils de Johann Gottlob Kurr, (1) il fait des études en agriculture à Hohenheim et occupe un poste d'inspecteur des domaines avant de s'engager, en 1866, comme volontaire dans un régiment d'Ulm. Lieutenant en 1870, il est décoré pour sa reconnaissance du château de Lichtenberg. (2)

Après la guerre, il épouse la fille d'un riche banquier hollandais, Marie van Genepp. Le jeune ménage s'installe d'abord à Berlin où il mène grand train et où Alfred Kurr sert un temps à l'état-major général des armées, puis à Ludwigsburg, où il devient l'aide-de-camp du Kronprinz Wilhelm, futur et dernier roi de Wurtemberg. A cette époque, il essaye d'acheter le château de Thanvillé (Val de Villé), ainsi que le rapporte M. Théodore de Castex, alors propriétaire des lieux : « Après le pillage de 1870 j'avais signé la vente du château de Thanvillé à M. Kurr, aide-de-camp du roi de Wurtemberg pour 450 000 francs. J'en ai eu tant de chagrin que j'ai profité d'une clause prévue dans la promesse de vente pour annuler le marché. » (3)

En 1879, le couple Alfred Kurr-Marie Van Genepp divorce. Le tribunal accorde la garde de leurs trois enfants au père, mais celui-ci y renonce. On peut raisonnablement supposer qu'il y a eu un arrangement financier entre les deux partis. Peu après, Alfred Kurr quitte l'armée, renonce aussi à sa pension d'officier et va s'installer à Mellau, dans le Vorarlberg.

Il décède à Bad Liebenzell, le 10 septembre 1929, à l'âge de 88 ans.

Ajoutons que certains des rares biographes de Marie Hart ne sont pas tendres avec lui. Certes, c'était apparemment un homme assez fantasque, au moins du temps de sa fortune, mais les rares témoignages conservés le décrivent aussi comme un homme de grande culture, « *einen eleganten, geistig hochstehenden und überaus kultivierten Mann* » d'après sa fille. (4) « J'ai fait sa connaissance lorsqu'il avait 65 ans environ. (...) C'était un homme très cultivé, l'image de « l'honnête homme » d'autrefois » rapporte un ancien pensionnaire de Marie Hart. (5) Quant à cette dernière, elle confia un jour à Charlotte : « *Ich wäre ohne ihn nie geworden, was ich bin. Er hat mich durch alle Höhen und Tiefe geführt.* »

(1) J.G. Kurr (1798-1870), éminent naturaliste, professeur au *Polytechnicum* de Stuttgart dont il assure la direction de 1852 à 1858. Ami du poète Eduard Mörike. / (2) L'état-major allemand, doté de mauvaises cartes, ignorait l'existence du château. C'est Alfred Kurr qui le découvrit, lors d'une patrouille de reconnaissance. / (3) Annuaire de la Sté d'Histoire du Val de Villé, 1986, p.85. / (4) Charlotte Kurr ajoute : « *Kein Wunder, dass sie (Marie Hart) sich zunächst ganz von ihm lenken liess und sich ihm völlig unterordnete!* » Le fait qu'Alfred soit riche (et seul à gérer ses biens) lui donnait aussi un ascendant certain sur sa femme. Ce n'est qu'après sa débâcle financière que Marie va véritablement s'affirmer. / (5) Georges Voluter in « Nous et la bataille de Woerth », Imprimerie et Editions de Woerth, 1971.



Lutzelhouse

désormais plus paisible. Alfred, qui vit de ses rentes, passe beaucoup de temps à la chasse tandis que Marie semble entièrement vouée à ses tâches de maîtresse de maison. Seul le décès de sa mère, le 23 octobre 1886 à Bouxwiller, à l'âge de 56 ans, vient ternir un temps ce bonheur apparemment sans nuages.



Emilie et Louis Hartmann, les parents de Marie Hart.

Le 2 février 1892, enfin, à plus de 35 ans, Marie donne naissance à une petite Charlotte, leur unique enfant, qu'elle appellera toujours affectueusement « Mau ». Quelques semaines plus tard, le 23 mars, Louis Hartmann décède à Bouxwiller à l'âge de 75



ans. Une page est tournée. Désormais soucieuse de l'avenir de leur enfant, Marie, plutôt réservée, va insister « mit aller Energie » (4) auprès de son époux afin qu'il renonce à son insouciance oisiveté et se remette au travail. Avec succès d'ailleurs, puisque Alfred, agronome de formation, achète finalement une ferme (*Das Bindergüt*) située à Hagen, un hameau dépendant de la commune de Salzburghofen (au-

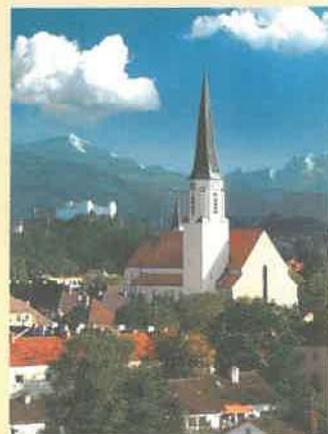
jourd'hui Freilassing), en Haute Bavière. De plus, il y entreprend à côté la construction d'une coquette villa pour y loger sa petite famille.

C'est à cette époque aussi, en 1894, que le frère d'Alfred, le Dr Adolf Kurr, médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Landsberg, vient séjourner chez eux. Très malade, il finit par se suicider dans leur appartement, en septembre 1895.

Ce tragique événement a-t-il précipité leur départ ? Toujours est-il que, quelque temps après, les Kurr emménagent dans leur nouvelle maison, en Bavière, juste à la frontière entre l'Allemagne et

l'Autriche. Et Alfred, qui possède déjà de son premier mariage une résidence à Wasserburg, au bord du lac de Constance, achète encore une autre ferme, située à Lengfelden (Autriche).

Marie est très heureuse à Freilassing : la petite bourgade, grâce au chemin de fer, est en plein essor ; Salzburg, ville d'art et de culture, n'est qu'à quelques kilomètres, sans parler des splendides paysages du Berchtesgadenland. Et, comme l'a relaté Charlotte, les Kurr fréquentent du beau monde, à savoir la petite noblesse et la grande bourgeoisie de Freilassing : « *Sie (Marie Hart) hatte sehr angenehmen gesellschaftlichen Anschluss.* »



Freilassing (au fond, Salzburg)

C'est à la fin des années 1890 que Marie retrouve l'envie d'écrire. Elle prend des notes, s'enhardit, esquisse quelques nouvelles en allemand... mais n'est pas satisfaite du résultat : le *Hochdeutsch*, tout comme



« Die Kurr-Villa » à Freilassing.

autrefois le français, ne lui permet pas d'exprimer pleinement la profondeur de ses sentiments. C'est alors qu'elle a l'idée de se tourner vers le dialecte de son enfance pour raconter ses *G'schichtlen un Erinnerungen üs de sechziger Jahr*. Et c'est comme si une source, trop longtemps re-



Etat actuel.

foulée, venait enfin à jaillir, ramenant à la surface les douces images des beaux jours d'autrefois. Marie Hart vient de naître. Elle a 42 ans !

MARIE HART

Son nom apparaît pour la première fois en 1899, dans la *Straßburger Post* qui commence à publier ses « *G'schichtlen un Erinnerunge* ». En 1902, *Das Elsässische Evangelische Sonntagsblatt* accueille sa nouvelle, « *Aus schwerer Zeit* ». L'année suivante, la *Straßburger Zeitung* (dans son supplément dominical *Elsässische Frauen-Blätter*), publie « *Liebe und Krieg* », un feuilleton qui raconte l'impossible amour entre deux jeunes gens, un Badois et une Alsacienne, en 1870, après que le jeune homme, devenu soldat, eût participé au terrible siège de Strasbourg où se trouvait sa fiancée. Mais l'amour est plus fort que la guerre et la haine : un quart de siècle plus tard, ce sont leurs enfants respectifs qui vont s'amouracher l'un de l'autre. Message de tolérance et d'espoir, que Marie conclut en faisant dire à l'un de ses personnages : « *Ich*



trinke auf die Gesundheit der Neuvermählten, die heute den Bund geschlossen, den einst die Eltern nicht schließen durften. Der Haß, der zwei Völker gegen einander erfüllte, war zwischen sie getreten und hatte sie entzweit. Doch in den Kindern haben sie sich versöhnt wieder gefunden; das neue Geschlecht hat einen neuen Bund geschlossen, und was der Krieg einst getrennt, hat nun die Liebe wieder vereinigt!» En plus de ses récits et nouvelles, Marie s'adonne aussi à l'écriture de pièces de théâtre, notamment *D'r Hans im Schnokeloch*, primé et monté à Mulhouse en 1905 et *D'r Stadtnarr*, à Strasbourg et Haguenau en 1907.

Cependant, à Freilassing, la situation, déjà, se dégrade lentement mais sûrement. Alfred, sans doute suite à des spéculations hasardeuses, est obligé de revendre ses biens l'un après l'autre. D'abord la maison de Wasserburg, puis la ferme de Lengfelden, et enfin celle de Hagen, en 1905. Deux ans plus tard, alors qu'à Strasbourg paraît sa pièce de théâtre *D'r Stadtnarr*, (*Verlag Schlesier und Schweikhardt*), Marie est contrainte de louer quelques chambres de leur villa à des touristes.



Charlotte et Alfred Kurr à Freilassing

En 1908, leur situation financière est désespérée. Alfred refuse de recevoir l'huissier chargé de la liquidation de ses biens. Pour sauver l'honneur, il propose à sa femme et à leur fille de 16 ans un suicide collectif ! Mais Marie s'y oppose farouchement. D'après Charlotte, sa mère, jusqu'au bout, ignorait l'état catastrophique de leurs finances.

Finalement, grâce au soutien de quelques-unes des sœurs Hartmann,

les Kurr peuvent revenir en Alsace et s'installer à Bouxwiller, « *im Neubau* ». Pour subsister, Marie ouvre une pension où elle accueille une dizaine de collégiens. Une nouvelle vie commence, très éprouvante pour elle, obligée de travailler sans relâche alors que son mari, traumatisé par son revers de fortune, a passé la main :

*Wie e krankes Wild wot ich ganz still
Mich anne leijen un sterwe,
Ich hab's verdient, ich weiß nit wie,
Daß Gott mich loßt verderwe!*

Heureusement, l'écriture lui permet d'échapper un peu à son pesant quotidien. Elle trouve même les forces, à plus de 50 ans,

de se mettre à l'étude du grec et du latin afin de pouvoir aider ses jeunes pensionnaires à faire leurs devoirs. D'après le témoignage laissé par l'un d'entre-eux, Marie Hart avait une manière bien particulière de les rappeler à l'ordre : « *Ich habe mir später manchmal überlegt, auf welche Weise sie uns im Zaun gehalten hat. Sie hat niemals geschimpft. Wenn einer von uns Jungens sich bei Tisch oder sonst vorbei benahm, dann hatte sie einen strafenden Blick. Sie sah den Betreffenden lange ernst an. Uns wurde dann immer komisch dabei; heute machte sie wieder Augen,* » sagten wir unter uns. « *Mensch, hast du gesehen, wie sie dich angeschaut hat?* » Wir lachten, aber folgten. – In schweren Fällen gab es eine « *Aussprache* » im Salon – sehr gefürchtet! »



Le « *Neubau* », à gauche, composé de 5 maisons accolées.

En 1911, c'est enfin l'embellie. Par l'entremise de Friedrich Lienhard, écrivain alsacien très célèbre alors (et ancien élève du collège de Bouxwiller), l'éditeur Greiner & Pfeiffer de Stuttgart publie sous forme de livre les *G'schichtlen un Erinnerungen üs de sechziger Jahr*, écrits 12 ans plus tôt à Freilassing. Les critiques sont élogieuses. Pour Marie, cette reconnaissance est un véritable bain de jouvence et un encouragement à poursuivre dans cette voie.



Dès 1913, toujours chez le même éditeur, paraît *D'r Herr Merklung un sini Deechter*, l'histoire d'un Alsacien très francophile dont l'une des filles s'amourache d'un fringant *Professor*.

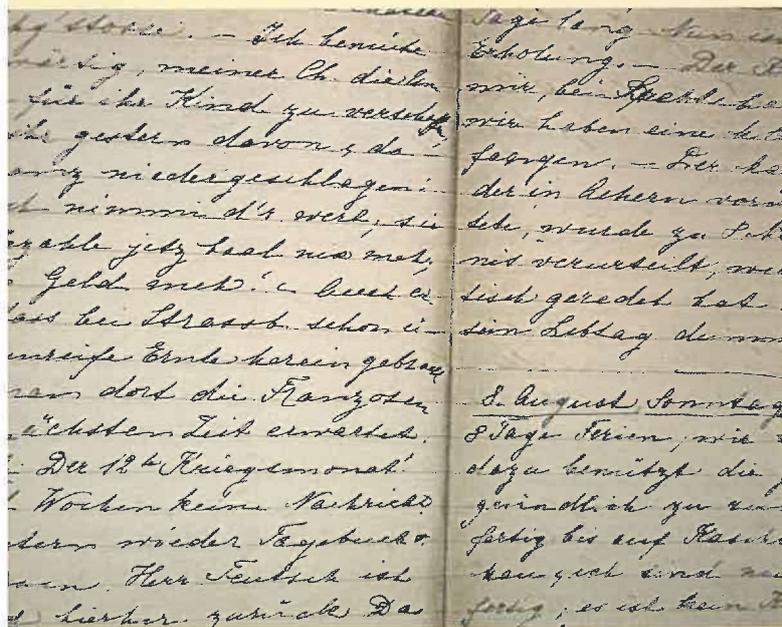
Une histoire que Marie ne connaît que trop bien et dont nombre de scènes sont inspirées par son propre vécu. Les critiques, une fois de plus, louent le talent de l'auteur, la *Frankfurter Zeitung* estimant même : « *Marie Hart ist eine unserer allerbesten Erzählerinnen. Und vielleicht ist sie heute sogar die vorzüglichste Humoristin, die wir in Deutschland haben.* »

Marie est de plus en plus sollicitée. De nombreux journaux et revues lui réclament des récits, des poèmes. Mais la guerre éclate.

Dossier

A Bouxwiller, d'où l'on entend le grondement lointain des canons, les esprits s'échauffent : « Frau F., die Näherin, sagte gestern: Ihr were sehn, wenn der Krieg herum isch git's e paar Narre; d' Lit sin e so ufgerijt, dass meh als einer üewerschnappe word. (...) Louise und ich stellten auch Betrachtungen an: vor genau 44 Jahren zitterten wir vor der Ankunft der Deutschen und Mimi schrie zu Gott, dass er uns vor den Preussen bewahren sollte. Nun ist es umgekehrt; ist es menschenmöglich, dass man sich so verändern kann? » note-t-elle dans ses « Kriegstagebücher », tenus de 1914 à 1919. Si certains, « wie nüewer hänge », espèrent le retour rapide des Français, la grande majorité des Alsaciens rêve surtout de paix et ne souhaite pas changer une nouvelle fois de nationalité. Et puis, presque tout le monde a de la famille des 2 côtés : « do isch böes patriot ze sin. » Il y a aussi ceux qui changent de camp selon les bulletins de victoire : « Emmi erzählte, dass die Frau H., französisch gesinnt, sie angeredet hätte und ihr erklärt habe, sie und ihre Tochter wünschen ja auch, dass die Deutschen siegen, und es sei viel geredet und viel gelogen worden. Vor ein paar Tagen sprach sie noch ganz anders. (...) K. ist einen Tag französisch und einen Tag deutsch. (...) Alles steht auf dem Kopf. »

Manuscrit des « Kriegstagebücher »



A mesure que le conflit se prolonge, les restrictions de tous ordres rendent la vie de plus en plus difficile : « Von den Schwierigkeiten, die ich habe, machst Du Dir keinen Begriff. Ich muß mich jeden Tag zwanzigmal überwinden und werde wohl nie aus diesem Kampf herauskommen. (...) Zum Schreiben komme ich kaum mehr, es ist einfach wie verhext. (...) Du siehst, mein Leben ist nicht gerade ganz rosig und Zeit und Stimmung zum schreiben fehlen. » écrit-elle à sa fille.

Bientôt, le manque de vivres devient chronique : « Heinrich brachte einen Rehschlegel und einen Raben, den kochten wir zur Suppe und aus dem Fleisch machten wir Knödel; es war ganz gut; aber der Rehschlegel war besser. » note-t-elle ironiquement à la date du 16 novembre 1916.

1917. Marie reste seule à Bouxwiller. Charlotte, devenue infirmière, tout comme Alfred qui a obtenu sa réintégration dans l'ar-



Charlotte et Alfred Kurr à la fin de la guerre

mée malgré son âge avancé (76 ans !) sont en poste à Strasbourg. C'est sans doute cette même année que paraît son troisième livre, *D'r Hahn im Korb*. (6) Mais déjà les événements se précipitent...

19 novembre 1918. A Bouxwiller, à la veille de l'arrivée des troupes françaises, l'appariteur public annonce : « Es wird bekannt gemacht, daß wir jetzt wieder französisch sind; die Bürger, die sich

darüber freuen, sollen einen Fahnen heraushängen. » Aussitôt, toute la rue se pavise de tricolore : « Drüewe im Ochse han se glich füenef nüsghängt. Ich hab m'r d' Aue riewe muen. Sin die nit noch vor drei Daa ein Herz un eini Seel mit ihrer ditscher Inquartierung gewenn? Awer natierlich, was tuet m'r nit weijen'm G'schäft? » Déjà la population défile en criant : « Vive la France ! M... la Prusse ! D' Schwowe muen zuem Land nüs ! » Marie est atterrée par ce soudain déferlement de haine : « Sie pflanzen e Freiheitsbaum un schmisse de Lite d' Fenschter in, wenn se-n-en anderi Meinung han ! »

A la fin de la guerre les nouvelles autorités créent des « Commissions de triage » afin de séparer le bon grain français de l'ivraie « boche ». Des dizaines de milliers d' « Altdeutsche » sont expulsés ! D'autres partent de leur plein gré, mais le cœur lourd, pour fuir un régime aveuglé par l'esprit de revanche.

A Bouxwiller, comme ailleurs, certains opportunistes profitent de ce climat délétère pour régler des comptes personnels : « Von eigenen Landsleuten wegen ihres Deutschtums denunziert, blieb ihr in so engen, kleinen Verhältnissen wie in Buchweiler nur die Wahl, sich selbst und ihre ganze Entwicklung zu verleugnen, oder die Heimat zu verlassen. Herausgezerrt an die



« Dachswiller » vu par Hansi

Öffentlichkeit, konnte sie nicht wie Tausende und aber Tausende schweigend den Umschwung leiden und tragen. Sie mußte sich vor Freund und Feind erkennen. Und sie ist sich selbst treu geblieben » rapporte Charlotte Kurr qui retrouve sa mère, en novembre 1918, « körperlich krank und seelisch tief erschüttert ».

Rejetée, calomniée, écoeurée, Marie n'a plus d'autre choix que de quitter son cher Bouxwiller : « *Wie habe ich das Elsass so glühend geliebt! mit welcher Freude schilderte ich besonders die guten Buchweiler! und nun muss ich mich vor meinen eigenen Landsleuten ekeln! das zerreisst mir das Herz!* »

*Min lichter Büendel isch gepackt,
Ich hab ken Üewerfracht;
Un d' liewe Landslit han m'r au
Den Abschied licht gemacht.*

Abschied vom Elsaß, Mai 1919

Le 3 juin 1919, « *z'morjeds am halwer sechse,* » elle prend le train pour aller rejoindre son époux à Bad Liebenzell, en Forêt-Noire, où celui-ci a trouvé refuge : « *D' Aue voll Träne un 's Herz voll Weh, un doch erläöst vom e schweren Alp, so fahre m'r ins Ditschland nin, ere dunkle, ungewisse Zuekunft ergeje.* »

L'installation à Bad Liebenzell ne se fait pas sans difficultés : « *In Bad Liebenzell wurden die armen 'Habenichtse' sehr freundlich aufgenommen, was durchaus nicht selbstverständlich war. Besonders Familie E. vom Hotel Ochsen und die Liebenzeller China-Mission halfen bereitwilligst mit Möbeln, Wäsche un Geschirr. Marie Harts Schwestern Marguerite und Berthe konnten mit ihrer Nichte eine Privatschule übernehmen und die ganze Familie lebte fortan gemeinsam.* » (7)



Marie Hart en famille à Bad Liebenzell

Dès son arrivée, Marie s'attelle à la rédaction de *Üs unserer Franzonezeit*, une chronique sans complaisance qui raconte le douloureux vécu d'une famille alsacienne, depuis les derniers mois de la guerre jusqu'à son départ pour l'Allemagne. Elle n'a rien oublié des brimades, des humiliations subies et, sous des noms d'emprunt, c'est bien elle et sa famille que l'auteur met en scène. Dans son avant-propos, Marie ironise en précisant que les événements qu'elle décrit se sont passés à « *Bummernäh* » et non à Dachswiller (Bouxwiller) où les gens sont beaucoup trop droits et honnêtes pour dénoncer leur prochain... « *Awer in Bummernäh, sin d' Lit g'hässig, denunziere un verleimde, verhöhnne d' Ditsche uf offener Strooß, verzähle de Franzose, wie se-n-unterdrückt sin wore, un die, wie am meischte von de Ditsche profitiert han, die sin jetz d' gröeschte Brüeller.* »

L'année suivante, quand le manuscrit est terminé, l'éditeur temporise : « *Greiner & Pfeiffer schrieben mir etwas gewunden; sie*



möchten mein Buch nicht ablehnen, aber die hohen Papierpreise etc. » Finalement, après bien des tractations, le livre paraît en 1921 à Stuttgart et connaît aussitôt un grand succès auprès des exilés de gré ou de force. En Alsace « libérée », les livres de Marie Hart sont interdits...

Cette même année, une demoiselle Elin Afzelius, suédoise et cousine de l'écrivain Selma Lagerlöf, s'installe chez les Kurr le temps d'une cure. Elle se lie d'amitié avec Marie, s'intéresse à ses travaux et, conquise, entreprend la traduction de quelques *G'schichtle* qui seront publiés à Stockholm. Les deux femmes correspondront jusqu'à la mort de Marie Hart, en 1924. Et Mlle Afzelius ne manquera jamais d'envoyer des « *Kronen* » en paiement des droits d'auteur.

De nombreux Alsaciens-Lorrains en exil viennent rendre visite ou écrivent à celle qu'ils appellent affectueusement « *unseri Marie Hart* », celle qui leur parle, à travers ses ouvrages, de leur pays perdu : « *Meine liebe, liebe Frau Marie Hart. So darf ich sie doch nennen? So haben Sie sich mir eingepägt. Mit diesem Namen, der ein Stückchen Welt geworden ist für uns alten Elsässer mit dem Heimweh im Herzen.* » Elle est invitée à des *Elsass-Owe*, des soirées où se retrouvent les exilés en mal de *Heimet* : « *Nun hatten wir gestern die Weihnachtsfeier der Flüchtlinge und ich mußte ein G'schichtle selbst vortragen und als ich auf der Bühne stand, zitterten mir meine Beine ganz entsetzlich. (...) Es war trotzdem ein Erfolg.* »

Tous ces encouragements, ces nombreux témoignages d'affection lui permettent de surmonter un peu sa lancinante nostalgie de l'Alsace : « *Ich muß das Heimweh aller fühlen* ». Malgré une santé défaillante, elle continue d'écrire, à répondre aux nombreuses sollicitations qui lui parviennent de toute part. Même la radio s'en mêle : « *Den 'Goethe im Kaffeekränzel' habe ich auf Wunsch des Süddeutschen Rundfunks als Theaterstück arrangiert (...).* »

En 1922 paraît un petit fascicule contenant 4 récits, *Elsässische Erzählungen*, dans lesquels l'auteur croque d'une plume alerte quelques savoureux portraits d'Alsaciens experts en retournement de veste. A l'automne 1923, Greiner & Pfeiffer publie *Erinnerungsland*, recueil dans lequel Marie invite à nouveau le lecteur dans son paradis perdu. Cependant, l'Allemagne traverse une crise profonde et l'inflation bat des records : « *Am Dienstag kam das Paket von Greiner & Pfeiffer. Vorläufig wurden nur 1000 Bücher gedruckt. Ich bekam 6 Belegexemplare samt 900 Milliarden.* »

C'est aussi à cette époque qu'un théâtre alsacien a la bonne idée de lui commander une traduction en dialecte de « l'Avare » de Molière. Elle s'attelle aussitôt à la tâche, mais quand elle enverra son *Gizhals*, on exigera qu'elle signe d'un pseudonyme, son nom risquant d'indisposer les autorités. La pièce ne sera pas jouée. (8)



Autour de la stèle commémorative, de gauche à droite : Lina Ritter, Hans Karl Abel, Charlotte Kurr, Friedrich Lienhart, Christian Schmitt.

Mais qu'importe, désormais. Marie, malade, se fait soigner à Tübingen, voyage encore jusqu'à Kehl pour apercevoir une dernière fois la cathédrale de Strasbourg et l'Alsace. Et puis...

Le 24 avril 1924, le fidèle Friedrich Lienhart lui écrit, depuis Weimar : « *Wie ich höre sind Sie krank. Daß mir das herzlich leid tut, brauche ich Ihnen nicht zu sagen. Meine Frau und ich haben Ihr «Erinnerungsland» mit wahrer Wonne gelesen. Krankheit verursache Unkosten. Zufällig bekam ich hier 50 Schweizerfrancs zu wohlthätigem Zweck geschenkt. Darf ich sie der verehrten Kollegin hiermit senden?* » Le 29 avril, un courrier de Greiner & Pfeiffer annonce que la 2ème édition de *Erinnerungsland* est à nouveau épuisée et qu'une 3ème est en cours. Trop tard ! Dans le coma depuis plusieurs jours, Marie Hart décède le 30 avril à l'âge de 68 ans.

*Wenn nooch mim Tod d'r Storik klappert,
Wenn d' Rewe dufte wierzig fin ;
Im Mai, wenn d' Nachtigalle schlaawe,
Fliejt mini Seel in's Elsaß nin !*

In d'r Fremdi, 1919



Beaucoup d'exilés viennent déposer sur sa tombe des couronnes ornées de rubans « *rot un wiss* », les couleurs de l'Alsace. De nombreux journaux et revues lui rendent un vibrant hommage et font de « *unserer Marie Hart* » le symbole de la « *Grenzlandtragik* » : « *Ein Mensch von seltenen Gaben des Herzens und des Gemütes hat unseren Kreis verlassen.*

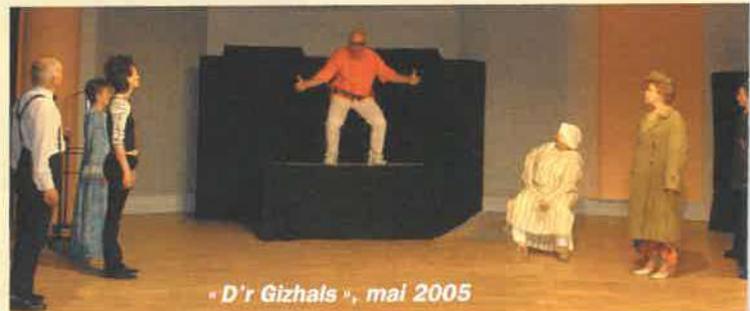
Was war es denn, was uns in stillen Abendstunden bei den Worten unserer Marie Hart zwischen frohem Lachen immer wieder die Tränen in die Augen trieb? Wir fühlten das Herz eines prächtigen Menschen in allen diesen Schilderungen und nun werden in der Zukunft unsere Gedanken das Grab behüten. »

A peine deux mois plus tard, la revue *Elsaß-Lothringen Heimatstimmen*, éditée à Berlin, en appelle à la générosité de ses lecteurs : « *Durch Aufruf ist im Juli-Heft unserer Zeitschrift allen Landsleuten nahegelegt worden, mit dazu beizutragen, daß wir unserer jüngstverstorbenen Heimatdichterin in Treue zu ihr und zu unserer Heimat ein Ehrenmal errichten können.* » De nombreux dons affluent de partout et permettent l'érection, le 2 mai 1926, d'une stèle commémorative (réalisée par l'architecte Schmitthenner, d'origine alsacienne lui aussi) sur laquelle figure la cathédrale de Strasbourg, symbole de l'Alsace.

En 1930, sous la direction de Charlotte Kurr, paraît encore un dernier ouvrage, *Ûs minre alte Heimet*, composé de récits et de poèmes de sa mère parus dans diverses revues. Ce livre est publié à Berlin par les éditions Bernard & Graefe qui rééditent aussi, dans les années 30, toute l'oeuvre de Marie Hart parue précédemment à Stuttgart.

Notes :

(1) On lira avec profit la remarquable étude consacrée à la vie et à l'oeuvre de Marie Hart dans la revue *Allmende*, (N°28/29, 1991), sous la signature de Emma Guntz. A lire aussi *Das Land dazwischen*, récit basé sur la vie de Marie Hart, de André Weckmann et Emma Guntz, Ed. Salde, 1997. / (2) Selon l'heureuse formule de Jean Holzweg in *L'Ami hebdo*, 8/8/2004. / (3), (4), (5) Note de Charlotte Kurr. / (6) Il nous est impossible à ce jour de préciser la date exacte de parution de *D'r Hahn im Korb*. Certaines sources indiquent 1914, d'autres 1916, 1917, voire 1918... / (7) Note de Charlotte Kurr. / (8) *D'r Gizhals*, dont le manuscrit est conservé au Musée de Bouxwiller, vient d'être monté à Strasbourg, début mai, par la troupe de l'ARES. Adaptée et mise en scène par Joseph Schmittbiel, la pièce a connu un vif succès... Une première, 82 ans après !



« D'r Gizhals », mai 2005

A LIRE

Les dernières éditions des livres de Marie Hart remontent à la fin des années 1930. (1) *Introuvable, difficile à lire (car composée en caractères gothiques), son oeuvre semblait condamnée à l'oubli quand, en janvier 2002, à Strasbourg, Est Impression Editeur* (2) *publie le premier tome (dans la collection « Landsberg ») avec, à la clé, un important travail d'actualisation et d'harmonisation de la graphie. Depuis, grâce au soutien du Centre National du Livre, deux autres volumes ont pu paraître. Un quatrième, regroupant l'essentiel de Erinnerungsland et Ûs minre alte Heimet est prévu. Ces livres sont disponibles dans les bonnes librairies, à la Salde, ou par correspondance chez Jean-Philippe Ziegler à 67160 Cleebourg.*

(1) Au début des années 1970, les Editions de Woerth ont publié une version réduite de moitié des « *G'schichtlen un Erinnerungge* ».
(2) *Friehjohrschwälmele 2005* pour son « action en faveur de l'édition des oeuvres de Marie Hart ».

